HAL
open science

Du texte-fragment à l'hypertexte fractal : pour une critiqe "topologique"

Olivier Ertzscheid

To cite this version:

Olivier Ertzscheid. Du texte-fragment à l'hypertexte fractal : pour une critiqe "topologique". Champs du signe, 2002. sic_00000069

HAL Id: sic_00000069

https://archivesic.ccsd.cnrs.fr/sic_00000069

Submitted on 18 Jun 2002

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

DU TEXTE FRAGMENT A L 'HYPERTEXTE FRACTAL : POUR UNE CRITIQUE " TOPOLOGIQUE ".

Olivier Ertzscheid / o.ertzscheid@voila.fr

1. INTRODUCTION.

L'écriture hypertextuelle, et tout particulièrement celle à l'œuvre dans les hypertextes littéraires est largement assimilée à une écriture fragmentaire. Nous montrerons pourquoi il s'agit là d'une commodité du discours critique permettant d'analyser à l'aune de figures déjà éprouvées un ensemble de traits paraissant pourtant nécessiter des méthodologies critiques à tout le moins renouvelées. En effet, qu'il s'agisse des pratiques énonciatives ayant cours, de la question de l'émergence de genres hypertextuels, de l'existence d'une pratique rhétorique et stylistique propre, l'hypertexte constitue une rupture au regard de la figure du texte, tant du point de vue de l'objet-texte (la dimension étudiée étant alors celle de la textualité) que de celui du texte comme lieu et marque d'un discours (et l'on parlera alors de littérarité).

S'il est un point autour duquel texte et hypertexte paraissent se rassembler c'est celui constitué par la notion de rythme défini par [Dupriez 84 p.404] comme la " *durée respective de segments de discours, de quelque dimension qu'ils soient. On parlera du rythme de l 'action dans un récit, et du rythme binaire ou ternaire d 'une phrase.* " Associé au texte, le rythme concerne et englobe une série de critères essentiellement temporels. Avec l'hypertexte en revanche, et du fait de la temporalité particulière dans laquelle celui-ci prend place et se déploie – une temporalité de l'ordre de la session – le rythme de l'écriture hypertextuelle se caractérise par des indices de spatialité et non plus temporels. C'est dans cette alternance, dans ce passage d'un paradigme temporel à un autre, spatial, que s'offre au discours critique le passage du fragment au fractal que nous tenterons ici d'argumenter. En parallèle, nous tenterons de dresser à grands traits les enjeux d'une critique topologique qui nous semble seule être capable de rendre compte de la nature profonde de l'écriture hypertextuelle et des œuvres ainsi produites.

2. DU TEXTE A L'HYPERTEXTE.

Il est autant de manières de définir l'hypertexte que de théoriciens s'y étant intéressé. Nous choisissons ici de retenir celle proposée par [Balpe et al. 97] parce qu'elle reprend de manière explicite la problématique du fragment sur laquelle nous avons ouvert notre propos : " *Un hyperdocument est donc tout contenu informatif* ***constitué d'une nébuleuse de fragments*** *dont le sens se construit, au moyen d'outils informatiques, à travers chacun des parcours que la lecture détermine.* "

Partant de cette définition, nous allons maintenant argumenter autour de sept points déterminants les raisons qui fondent la distinction nécessaire entre texte et hypertexte, entre textualité et hypertextualité.

2.1. L'amorçage plutôt que l'incipit.

Linéaire. Littéraire. Il y a derrière cette paronomase bien plus qu'une connivence sonore. Un lien structurel est en place qui fait que le linéaire est l'espace de déploiement du littéraire, et au-delà même du littéraire, l'espace de déploiement du discours, de la pensée mise en mots. Les raisons de ce lien tiennent essentiellement à la matérialité du volume dans lequel jusqu'alors, venaient s'inscrire les textes. Cette linéarité est aussi bien spatiale – elle tient entre les limites physiques du volume –, que temporelle – elle est celle où s'étire et se contracte le temps de la lecture –, que stylistique – on sait le statut critique particulier de l'incipit romanesque ou d'un vers de chute dans un sonnet – que cognitive – puisque cette linéarité a partie liée avec le fonctionnement de notre mémoire, de notre compréhension, de notre analyse et de nos représentations.

C'est la fin de ce type particulier de linéarité que marque l'hypertexte. En ôtant de fait à l'esprit et à la lecture ce recours constant au linéaire, il nous offre l'occasion de questionner l'ensemble des mécanismes qui assurent la cohérence, la validité et/ou la littérarité d'un texte, et ce dans des paysages textuels que le structuralisme, la critique génétique et l'ensembles des approches critiques antérieures aux années 1990 n'avaient au mieux pu qu'anticiper sans jamais pouvoir les expérimenter autrement que sous la forme de ces " *curiosae* " dont parle Balpe à propos des œuvres de Roubaud ou de Saporta.

Là où la plupart des théoriciens du texte, de Ducrot à Todorov considèrent qu'il se caractérise " *par son autonomie et par sa clôture.* " [Vandendorpe 99, p.87], ces deux notions deviennent caduques. [Balpe 97] " *Le texte*

informatique crée une forme nouvelle, sans incipit ni clôture, un texte qui, comme la parole, se déroule de son mouvement propre, un texte qui bouge, se déplace sous nos yeux, se fait et se défait : un texte panoramique. " Or pas plus qu'un texte, un panorama n'a d'existence en dehors de la subjectivité qui le fonde : la littérarité de l'hypertexte fait le choix du *spectare* plutôt que celui du *scriptare*. Rupture. Et dans son immense majorité, elle continue de donner principalement à voir ce qui est écrit. Continuité. A la croisée de ces chemins se donne à lire la mesure d'une " *différance " :* un texte à un début et une fin. Un hypertexte n'a ni début ni fin : il dispose d'un ou plusieurs points d'amorçage. A partir de l'activation de l'un de ces points il se met en mouvement, jusqu'à l'épuisement de celui qui l'a créé, de celui qui le parcourt, ou de ses propres ressources.

2.2. D'un discours adressé à l'adressage d'un discours.

[Barthes 84, p.73] fut l'un des premiers considérer que " *(...) le Texte est ce qui se porte à la limite des règles de l'énonciation. "* De fait, l'une des continuités les plus flagrantes entre le texte et l'hypertexte est celle de leur commune tentative de dépassement des cadres " traditionnels " de l'énonciation. Si l'hypertexte permet effectivement l'émergence de nouvelles instances d'énonciation[1] là où le texte classique devait se contenter de procédés rhétoriques et stylistiques limités en nombre, tous deux reposent sur un double engagement, une double contrainte, un pacte énonciatif initial et fondateur :

- un texte comme un hypertexte n'existent que s'ils mettent en jeu une combinatoire énonciative par rapport à laquelle ils se définissent,
- ce choix énonciatif est le premier et souvent le seul point par lequel la " connivence " entre un auteur et un lecteur peut prendre corps et forme.

[Jabès 75, p.88] " *Le récit s'élabore sur plusieurs plans, à différents niveaux de connivence ; d'où ce décalage entre ce qui est dit - jamais tout à fait dit - et ce qui est perçu - jamais tout à fait perçu - ; de sorte que c'est dans ce qui est attendu, oublié, retrouvé et reperdu que le texte s'écrit. "* A l'inverse du texte classique, l'hypertexte permet, dans certains dispositifs, l'inversion définitive ou temporaire de la posture énonciative initiale, faisant de l'auteur un lecteur à part entière et inversement. Mais à l'identique du texte classique, il n'existe que sur la base du pacte énonciatif initial qu'il définit pour ensuite le suivre, le dépasser ou le détruire.

Pour qu'un texte existe, il faut une dualité : que quelqu'un parle à quelqu'un. Même dans le cas d'un monologue, cette dualité est présente, puisqu'il s'agit encore d'un discours adressé – je me parle –. Un texte est d'abord un discours adressé.

L'hypertexte existe comme singularité. Il suffit que la question " Qui parle ? " puisse être posée pour qu'il accède à l'existence. Cette question est d'ailleurs la plupart du temps posée de manière auto-référentielle par l'hypertexte lui-même qui gagne ainsi sa justification. Pour exister, il suffit à l'hypertexte d'être amorcé, le fait même de la trace, laissée par le dispositif qui l'engendre ou qu'il engendre, étant une preuve " ontologique " suffisante. Un hypertexte est d'abord l'adressage d'un discours.

2.3. Une clôture qui ne vaut plus que dans le cadre de la session.

Cette clôture, dans le cas d'un hypertexte, a lieu dans le cadre d'une " session ", c'est à dire d'une temporalité abstraite, non-linéaire, reproductible et non plus celle, définitivement linéaire, du temps qui passe. Par clôture nous entendons ainsi un moment au-delà duquel cette finalité inaugurale du discours le renvoie à lui-même, lui donnant une nouvelle résonance.

2.4. Une littérarité qui fait face à sa propre complétude.

Hypertextualité et intertextualité sont étroitement liés dans l'herméneutique littéraire[2]. Pourtant, si l'intertextualité à fort à faire avec la diachronie, elle s'interdit toute relation anachronique : un texte ne peut faire référence à un autre qui lui sera postérieur. Elle est à sens unique et hérite des propriétés du cadre temporel (linéaire) dans lequel elle se situe. L'hypertexte en revanche, s'inscrit dans une forme de temporalité différente : les propriétés dont il hérite sont celles de la session. En ce sens, rien n'empêche qu'il noue avec d'autres textes des relations implicites ou explicites alors même que ces textes n'ont pas encore été écrits ou sont en train de l'être. [Balpe 96] *" Derrière le texte affiché se lisent toujours tous les textes possibles, c'est à dire tous les autres textes. Ces textes ne sont que la concrétisation particulière d'une infinité de possibles. Derrière la littérature informatique, s'impose la*

[1] On parle de " wreader " ou de " laucteur ", " d'agencements collectifs d'énonciation " désormais opératoires.
[2] A un point tel que [Genette 82] avait d'abord qualifié d'intertexte ce qu'il finira par qualifier d'hypertexte.

présence de la littérarité." Nombre de générateurs de texte fonctionnent ainsi sur le principe d'une bibliothèque de textes possibles, qui pourront ou non voir le jour, selon l'un des parcours déterminés par la lecture de l'œuvre. Conformément au souhait exprimé par [Barthes 84, p.72] *" Le Texte, lui, est un champ méthodologique. "*

2.5. Texte lisible, texte scriptible, hypertexte visible.

En marquant la fin d'une logique binaire reliant littéraire et linéaire, l'hypertexte constitue dans le même temps la passage d'un d'un cycle binaire (lisible – scriptible) à un cycle ternaire (lisible – scriptible – visible). [Barthes 70, p.10] *" (…) ce qui peut être aujourd'hui écrit [c'est] le scriptible. Pourquoi le scriptible est-il notre valeur ? Parce que l'enjeu du travail littéraire (de la littérature comme travail), c'est de faire du lecteur, non plus un consommateur mais un producteur de texte. (…)En face du texte scriptible s'établit donc sa contre-valeur, sa valeur négative, réactive : ce qui peut être lu, mais non écrit : le lisible. Nous appelons classique tout texte lisible. "*

Lisible, scriptible, visible. Trilogie manifeste de la succession des paradigmes. Chacune de ces étapes se construit et reprend à son compte tout ou partie de celles qui l'ont précédée. Ainsi, si la marque de l'hypertexte est celle du visible, il s'agit bien d'une combinatoire complexe dont le but est de faire du visible avec du scriptible, de rendre visible le scriptible à l'aide des parcours de lisibilités enchevêtrées. Le visible ne rend plus compte simplement d'une dynamique d'affichage voire de transparence. Il est une dynamique de l'inscription et de ses conditions de lisibilité dans une cinétique plus englobante : celle des significations soumises à l'interaction.

A l'instar de l'hypertexte, le visible s'organise autour d'un axe double ; d'un côté l'ensemble des " images " : images mentales, littéraires, symboliques, images au service du sens, images affectées de niveaux de significations et de réalités différents selon qu'elles se donnent à voir sous leurs aspects d'icône ou d'idole[3]. De l'autre côté du miroir du visible, on trouve l'image virtuelle, l'image hologramme, l'image de synthèse. Les premières ne sont pas plus au service des secondes que le texte n'est au service de l'hypertexte. Nul ne peut affirmer aujourd'hui que " *Ceci tuera cela* ". Nul ne saurait prédire lequel des paradigmes décrits – et sous quelle forme – sera celui qu'adoptera le futur. Seule demeure certaine cette brisure d'une unicité des significations (texte) et des représentations (images) au profit d'une multiplicité de type rhizomatique. Avec l'hypertexte, à l'instar du texte qui redevient ce " champ méthodologique ", [Queau 93, p.32] " *L'image échappe enfin à la sphère des métaphores pour entrer dans le monde des modèles. "*

2.6. La fin d'une trilogie : brouillon – œuvre – commentaire

Tout texte dispose comme horizon de l'une de ces trois modalités d'existence : brouillon, œuvre, commentaire. Il peut être l'un ou l'autre, ou passer successivement de l'un à l'autre. Plaçons nous ici, pour l'exemple, dans la perspective des pratiques littéraires d'avant l'hypertexte : nous disposons des brouillons de " Madame Bovary ". Nous disposons également de l'œuvre achevée et publiée sous le titre " Madame Bovary ". Nous disposons enfin, de passages de la correspondance de Flaubert dans lesquels il évoque " Madame Bovary ". Dans tous les cas, Flaubert reste l'auteur, mais les trois catégories de lecteur impliquées dans l'ensemble du processus d'écriture (brouillon, œuvre, correspondance) n'ont ni les mêmes attentes, ni les mêmes présupposés, ni la même culture. De ce fait, la manière dont le texte existe au travers de ses interprétations sera soumise au jeu combinatoire : un lecteur disposant de l'œuvre et de ses brouillons n'en aura pas la même perception que celui qui disposera de l'œuvre et de la correspondance qui lui est attachée. A cette combinatoire initiale s'en ajoute une autre, plus fine mais tout aussi déterminante qui est elle d'ordre temporelle : le point de vue, l'interaction, la collaboration change selon que l'on commence par lire l'œuvre, le brouillon ou la correspondance. Sans être résolues, ces questions imposèrent pour pouvoir être discutées, la naissance d'une critique génétique. Elles étaient déjà posées par [Genette 82, p.10], sans qu'il prenne le risque de se hasarder à leur fournir une réponse : *" On sait que, lors de sa prépublication en livraisons, [l'Ulysse de Joyce] était pourvu de titres de chapitres évoquant la relation de chacun de ces chapitres à un épisode de l'Odyssée : " Sirènes ", " Nausicaa ", " Pénélope ", etc . Lorsqu'il paraît en volume, Joyce lui enlève ces intertitres, d'une signification pourtant capitalissime ". Ces sous-titres supprimés, mais non oubliés par les critiques, font-ils ou non partie du texte d'Ulysse ? "*. L'hypertexte, en étendant considérablement le terrain d'application de ces problématiques, modifie durablement leurs modes de traitement : il existe des pans entiers d'une littérature d'abord qualifiée de " Littérature assistée par Ordinateur " (L.A.O.) puis de " Littérature Générée par Ordinateur " (LGO) tentant, par l'expérimentation, d'en cerner les limites pour y apporter des éléments de réponse.

La L.G.O. et son cortège de cybertextes ne sont pas de simples néologismes symptomatiques de l'ère numérique ; ils permettent d'identifier clairement, à chaque étape du processus de génération, la filiation d'où ils sont

[3] [Queau 93, p.21] définit l'icône comme une " image réellement médiatrice " à la différence d'une idole. .28.

issus (et c'est dans ce sens que l'on parle de génétique des textes ou de génétique documentaire), les degrés de responsabilité qu'ils impliquent, l'historique des transformations qu'ils ont subi, et la caractérisation ontologique qui les marque : texte généré, texte affiché, texte utilisé …

Le problème qui se pose alors – en lieu et place de l'ancienne problématique visant à " déterminer " un texte en le rattachant à l'une des trois " natures " élémentaires que sont le brouillon, l'œuvre et le commentaire – est celui du " versioning " c'est à dire celui de la gestion en contexte des modifications et des transformations subies, si infimes soient-elles. Ce problème se pose évidemment à l'échelle des générateurs de texte, mais également et de manière plus accrue, à l'échelle du world wide web, avec des implications juridiques et sociétales d'importance (gestion des droits, traçabilité des documents, gestion des bases de données, conservation et élimination de documents jugés – au nom de quoi ? – non pertinents, archivistique …).

L'une des principales difficultés de la génétique documentaire, qui ne s'est véritablement déployée qu'avec l'avènement de la L.G.O., est de filer la métaphore de son appartenance au champ scientifique de la génétique. S'il est en effet tentant et naturel de parler de génotexte, on peut, sur les mêmes bases théoriques, postuler l'existence d'un phénotexte. Le génotexte étant l'ensemble des moyens de génération (humains ou machiniques) intervenant dans la production, et le phénotexte représentant l'apparence finale, finalisée, du texte lu ou parcouru, du texte affiché. En héritant des propriétés du champ auquel elle s'affilie métaphoriquement, la génétique textuelle hérite aussi de ses ambiguïtés et de ses paradoxes : si les biologistes ont fort à faire avec les problèmes éthiques liés au clonage, gageons que les littérateurs seront confrontés à leurs propres chimères esthétiques. " *Quel serait le style d'un automate littéraire ?* " …

2.7. Une généricité *a posteriori*

Au-delà des structures avérées qui permettent de parler de " récits interactifs " plutôt que de " romans en arborescence ", " d'hyperfiction exploratoire " plutôt que " d'hyperfiction constructive ", les structures premières qui autorisent à parler d'hypertexte littéraire sont celles de l'implicite, de l'inexistant, c'est à dire celles qui se définissent en creux, qui ne sont perceptibles qu'au travers de l'une des mises en abîme que l'œuvre met en scène et sur laquelle elle s'érige. Ce qui nous semble essentiel dans la notion de genre – telle qu'elle peut s'appliquer dans un environnement distribué – ce n'est pas tant la ou les structures qui s'en dégagent que le fait qu'il existe une " régularité de forme " et que celle-ci est si forte, si marquée, si prégnante qu'elle n'a aucunement besoin pour être directement perceptible d'être structurellement visible ou lisible. Quelque chose qui oscille entre le style, l'idiolecte immédiatement reconnaissable d'une voix forte, et l'espace structuré de l'œuvre qui se construit à mesure que ses significations s'inscrivent.

L'hypertexte est le lieu d'une littérarité décalée : la généricité d'une œuvre n'exite plus *a priori*, elle se constitue de manière " hypertextuelle ", au fur et à mesure des choix opérés par l'auteur (et le lecteur) parmi l'ensemble des marques de généricité possibles et accessibles via les possibilités d'organisation des lexies. Il s'agit d'une généricité *a posteriori.*

3. VERS UNE CRITIQUE TOPOLOGIQUE.

A mesure que s'institutionnalise l'hypertexte[4], une herméneutique nouvelle prend naissance, qui fait le choix de la forme plutôt que celui du genre. L'initiateur en est [Bernstein 98] et ce qu'il cherche à isoler derrière ses " patterns ", ce sont ces structures de l'inexistant qui conditionnent l'ensemble des niveaux autorisés pouvant avoir cours dans un hypertexte en terme d'énonciation, de significations et de navigations possibles. L'objectif de Bernstein et de ceux qui l'ont suivi ou précédé est double :

- mettre des mots sur des formes en explorant les formes qui sont à l'œuvre derrière les mots ;
- se servir de ces formes pour dépasser la dialectique traditionnelle qui n'autorise à rendre compte de tout phénomène hypertextuel qu'en terme d'arborescence et de linéarité – même si ces deux " formes " demeurent essentielles[5].

Cette intuition de [Bernstein 98], de la prédominance de " l'agencement " sur le " genre ", est un nouvel écho de l'éternel questionnement critique de la limite et de la granularité : à partir de quel moment peut-on parler de texte ? A partir de quel moment et selon quels critères ce ou ces textes s'arrangent-ils pour former une œuvre ?

---

[4] enseigné dans la plupart des cursus littéraires dans ules universités américaines depuis une dizaine d'années, certaines universités françaises (Paris 8) commencent également à le reconnaître dans ses spécificités non exclusivement informatiques.

[5] [Bernstein 98] " Two patterns Tree and Sequence have been described many times in the hypertext literature. Both are useful, indeed indispensable, and can be found in almost any hypertext. "

En un sens, quand l'on essaie de trouver un point commun à défaut d'une filiation, à l'ensemble de ces " agencements " hypertextuels, on est d'emblée frappé par la correspondance possible avec l'intuition qu'avait eu [Barthes 70 p.18] d'un " *texte étoilé* " autour de " *lexies* ". Ce que nous offre [Bernstein 98] c'est la possibilité de mettre en adéquation un objet et un discours critique qui prétend en rendre compte : parce que l'hypertexte n'est ni exactement un texte, ni exactement une œuvre, il n'est aucune approche exclusivement rhétorique, stylistique ou narratologique qui suffise à en rendre compte en en épuisant l'étendue des possibles.

L'approche proposée par [Bernstein 98] inaugure une alternative critique : non plus historique, non plus génétique, non plus structuraliste, mais topologique " *This paper describes a variety of patterns of linkage observed in actual hypertexts. Hypertext structure does not reside exclusively in the topology of links nor in the language of individual nodes, and so we must work toward a pattern language through both topological and rhetorical observation.* "

Là encore, l'approche de [Genette 69, p.18] apparaît rétrospectivement éclairante notamment concernant son intuition du texte en tant que forme topologique : " *Le texte, c'est cet anneau de Möbius où la face interne et la face externe, face signifiante et face signifiée, face d'écriture et face de lecture, tournent et s'échangent sans trêve, où l'écriture ne cesse de se lire, où la lecture ne cesse de s'écrire et de s'inscrire.* "

Cette critique continue de se construire à partir de l'observation de faits linguistiques – humains, machiniques ou hybrides – mais ce dont elle est en quête c'est bien de topologie, c'est à dire d'une science mystérieuse pour laquelle une tasse à café est identique à une chambre à air, car toutes deux sont des surfaces avec un trou.

4. DU FRAGMENT AU FRACTAL.

Au vu de l 'argumentaire précédent, et de la transition dont il se veut le reflet entre deux phénomènes de nature différente (texte et hypertexte), au vu de la nature fragmentaire de l 'ensemble des éléments qui permettent de caractériser le second (littérarité, discours, énonciation, temporalité, œuvre, généricité), quelles sont les limites critiques et méthodologique imposées par une esthétique du fragment et pourquoi lui préférer la dimension fractale ?

Il existe une tradition littéraire construite tout entière autour d'une esthétique du fragment. Quand il n'est pas la marque d'un discours retrouvé et livré dans toute son incomplétude avec comme première valeur celle de l'archive (fragments de Démocrite, d'Epicure, d'Héraclite …), dès qu'il se veut revendiqué et non inachèvement subit (Pensées de Pascal), le fragment est tour à tour l'affirmation d'un paradigme formel ou stylistique (Cioran, Wittgenstein), la marque d'une généricité (proverbes, aphorismes, maximes) pouvant aller jusqu'à constituer un courant littéraire dont il constituera le cœur de l'esthétique (le romantisme, Schlegel, et plus tard Barthes et ses " Fragments d'un discours amoureux "). Enfin, il est l'un des signes au travers duquel s'exprime le courant post-moderne.

Pour autant, le fragmentaire tel qu'il existe sur les réseaux, n'est pas exactement de même nature que celui qui affecte les dimension esthétiques précédemment évoquées : ce qui peut être fragmenté hors de tout environnement réseau, c'est le texte (ou plus généralement tout agencement de données – images, son, textes – faisant sens) en tant qu'unité d'information. Ce qui change sur les réseaux, ce n'est pas tant la nature des processus permettant la fragmentation (qui pour l'essentiel restent identiques) que la nature des unités sur lesquelles peut et va porter la fragmentation : il ne s'agit plus d'unités d'information mais d'unités de navigation. Et en changeant d'objet, le fragment change de nature : il devient fractal et fait de ce type d'organisation, la marque de l'organisation hypertextuelle.

4.1. Du texte fragmenté à la navigation fragmentaire.

Posons pour acquis que dans le cadre de l'étude d'un hypertexte donné, quelle que soit sa nature, celui-ci est un tout : chacun de ses éléments, chaque unité textuelle, sémantique ou d'information est alors l'un des fragments de ce tout. Ce postulat apparaît comme caduque face à la réalité de ce qu'est une " unité d'information " sur le réseau : un chapitre ou un paragraphe d'hypertexte peut en effet être lui-même traversé par une quantité plus ou moins grande de liens, menant potentiellement vers d'autres unités d'information, c'est à dire introduisant du fragmentaire au cœur même d'une apparence unitaire. Dès lors, pour pouvoir parler de fragment, quel niveau d'échelle choisir, sachant que rien ne permet d'indiquer si en face d'un bloc d'information de trente lignes composé de cinq liens, le lecteur ira au bout de la lecture des trente lignes ou choisira de suivre chacun des liens qui se présente ? Dans ce dernier cas, le fragment n'est plus l'unité d'information telle que pensée, organisée, structurée et affichée par l'auteur, mais la

quantité d'information traitée par le lecteur avant qu'il ne décide d'activer un lien hypertexte[6]. La seule unité sur laquelle peut alors se porter la fragmentation est bien celle de navigation et non plus celle du texte.

4.2. Nature fractale de l 'organisation hypertextuelle.

Le fragment n'a pour dimension mathématique que celle que lui confère notre perception : il n'est pas plus inexact de parler de fragment à propos d'un volume de " La comédie humaine " qu'à propos d'une unité textuelle de cinq lignes extraite de n'importe quel hypertexte. [Jabes 75, p.48] " *C'est dans la fragmentation que se donne à lire l'incommensurable totalité. Aussi est-ce toujours par rapport à une totalité controuvée que nous affrontons le fragment.* " Le fragment est doublement caractérisé par le rapport métaphorique qui le rattache à une totalité et la manière, métonymique, qu'il a de rendre compte de ce tout et du rapport qu'il entretient avec lui, c'est à dire les clés ou les potentialités de lecture qu'il offre à l'utilisateur pour appréhender ce qui fait l'essence de cette totalité. En ce sens, un lien hypertexte est, *per se*, un fragment qui peut-être défini à l'aune des règles édictées par [Mandelbrot 80, p.154] et caractérisant, en fait, l'adjectif " fractal " :

> *" se dit d'une figure géométrique ou d'un objet naturel qui combine les caractéristiques que voici :*
>
> > *a) ses parties ont la même forme ou structure que le tout, à ceci près qu'elles sont à une échelle différente et peuvent être légèrement déformées.*
> > *b) sa forme est, soit extrêmement irrégulière, soit extrêmement interrompue ou fragmentée, quelle que soit l'échelle d'examen.*
> > *c) il contient des " éléments distinctifs " dont les échelles sont très variées et couvrent une très large gamme. "*

Composé d'un nœud source relié à un nœud cible par une ancre, chacun de ces nœuds dispose effectivement, à une micro-échelle, des mêmes propriétés formelles et structurelles que le tout dans lequel ils s'insèrent, qu'il s'agisse du " tout " que constitue un hypertexte donné ou de celui rendant compte de l'organisation hypertextuelle de l'information sur les réseaux dans son ensemble.

Si l'on lit la deuxième règle isolée par Mandelbrot avec un effet miroir, c'est bien en fonction de l'échelle d'examen, de la perception visée par l'acte lectoral et des caractéristiques de la session dans laquelle il prend place que la forme d'ensemble dont les liens permettent d'entrevoir le contour se révèle tantôt irrégulière, interrompue ou fragmentée.

Enfin, ces " *éléments distinctifs* " que sont les ancres, parce qu'elles disposent de toute la palette de l'hypermedia et des structures intentionnelles de la communication couvrent de fait une " *très large gamme* " d'effets cognitifs et stylistiques.

5. CONCLUSION.

L'hypertexte est de nature fractale parce qu'il est composé d'éléments basiques (les liens et plus précisément leurs ancres) qui lorsqu'ils sont itérés donnent naissance à de nouveaux éléments qui d'une certaine manière – à une échelle, à un niveau de perception différent – sont similaires aux originaux. Dans l'étude mathématique des fractales, ce principe porte le nom d'auto-similarité, signifiant par là que chaque sous-partie d'un objet (lien) ou d'un système (hypertexte) fait montre de certaines caractéristiques ou de certains comportements au moyen desquels le système ou l'objet dans sa totalité peuvent être décrits.

La difficulté propre à l'hypertexte et que la mise en place d'une méthodologie critique de nature topologique doit permettre de résoudre, vient du fait que l'on ne perçoit véritablement cette dimension fractale qu'a posteriori, que dans le temps qui suit immédiatement la fin d'une session de navigation : quand le temps de l'observation prend le pas sur celui de navigation, se mesure par effet de contamination, la dimension fractale du phénomène étudié, au travers de la démultiplication des usages et des pratiques d'écriture qui en constituent l'essence.

Pour toutes ces raisons, le basculement conceptuel qui mène du fragment au fractal a plus que de simples vertus métaphoriques. Le fractal est une propriété nécessaire tant conceptuellement que méthodologiquement qui doit être mobilisée si l'on veut pouvoir tenter d'approcher la réalité de l'organisation hypertextuelle, au travers de l'une de ses modalités d'existence les plus abouties : les hypertextes littéraires.

---

[6] Même si pour le cas de sites informatifs ou institutionnels, les règles d'ergonomie applicables à la rédaction des pages commandent de ne pas inclure de lien au beau milieu d'une page ou d'un bloc d'information destiné à faire sens, ces règles ne sauraient s'appliquer aux hypertextes littéraires ou fictionnels : c'est même tout au contraire dans le contournement systématique de ces règles que se trouve leur raison d'être.

6. BIBLIOGRAPHIE.

[Balpe et al. 97] Balpe J.P, Lelu A., Nanard M., Saleh I. (sous la dir.de), **Hypertextes et hypermedias**, H²PTM'97, vol.1 n°2-3-4 /1997, Paris, Hermès, 1997.

[Balpe 96] Balpe J.P., " Une littérature inadmissible ", Conférence au centre Georges Pompidou, Oct. 96, En ligne : http://hypermedia.univ-paris8.fr/Jean-Pierre/articles/Litterature.html, consulté le 15/006/2002.

[Balpe 97] Balpe J.P., " Une écriture si technique. ", En ligne : http://hypermedia.univ-paris8.fr/Jean-Pierre/articles/Ecriture.html , 1997, consulté le 15/06/2002.

[Barthes 70] Barthes R., **S/Z**, Paris, Seuil, 1970.

[Barthes 84] Barthes R., **Le bruissement de la langue - Essais critiques IV**, Paris, Seuil, Septembre 1984.

[Bernstein 98] Bernstein M., " Patterns of Hypertext. ", **Proceeding of Hypertext'98**, ACM, New York, 1998. En ligne : http://www.eastgate.com/patterns/Print.html, consulté le 01/06/2002.

[Dupriez 84] Dupriez B., **Gradus. Les procédés littéraires (Dictionnaire).** Christian Bourgois Editeur, Paris, 1984.

[Genette 69] Genette G., **Figures II**, Paris, Seuil, 1969.

[Genette 82] Genette G., **Palimpsesptes. La littérature au second degré.** Paris, Seuil, Collection " Points ", n°257, 1982.

[Jabes 75] Jabes E., **Le livre des marges**, Paris, Fata Morgana, 1975.

[Mandelbrot 80] Mandelbrot B., **Objets Fractals** , Flammarion, Paris, 1980.

[Queau 93] Queau P., **Le virtuel - Vertus et vertiges**, Seyssel, Edition Champ-Vallon, INA, 1993.

[Vandendorpe 99] Vandendorpe C., **Du papyrus à l'hypertexte**, Paris, La Découverte, 1999.